

Moussa, l'enfant perdu.

Il était une fois... un p'tit gars venu du fond de l'Afrique. Moussa avait quitté les terres brûlantes du Burkina-Faso, laissant derrière lui une nombreuse famille au village de Yargo. Tous avaient tenu à le saluer une dernière fois. La foule, curieuse, se pressait entre les cases disposées en arc de cercle. Les enfants avaient eu le droit de quitter l'école plus tôt. Impromptues, les danses redessinaient le sable, les tambours résonnaient, les troupeaux s'égayaient dans la plaine... Le griot avait furtivement essuyé une larme. Veuve, mama Fatou trimait chaque jour pour élever ses six rejetons. Droite, campée sur des jambes faméliques, rien ne transparaisait sur son visage buriné. Le dernier-né, drapé à sa taille dans un boubou vert cru, le pouce dans une bouche gourmande, fixait son grand frère. Moussa, l'aîné, avait eu cette idée saugrenue de rejoindre l'Europe. « Le pays de l'homme blanc », avait rajouté, amer, son cousin. Afin d'y faire son trou, de trouver un travail stable, et de les aider grâce à son salaire, « Si Dieu le veut ! »

L'avenir incertain lançait le jeune homme sur des routes périlleuses. Un élastique invisible le propulsait le plus souvent au mauvais endroit au mauvais moment. Marionnette innocente au main de forces maléfiques.

Le périple fut douloureux et compliqué. Il fut pris en charge dès son départ par des marchands peu scrupuleux. Et tomba entre les mains de contrebandiers, puis de pillards. Pour sortir de leurs griffes, il dut souvent leur prêter main forte. Peu fier de ses exactions, il n'avait pas d'autre moyen pour survivre. Sur la piste des terroristes, il échappa de peu au lynchage... Avant l'arrivée sur les côtes, un groupe de passeurs le surprit en pleine nuit. Des hommes cyniques profitèrent des derniers subsides qui traînaient dans ses poches. Il subit des brimades sexuelles, les coups pleuvaient sur son dos meurtri. Esclave d'un nouveau millénaire, il réussit à fausser compagnie à ses geôliers libyens. Épuisé, il échoua sur une plage grecque. Les yeux brûlés par la traversée incertaine sur les eaux de la Méditerranée, il errait dans un camp de réfugiés, au milieu de ses congénères. Les premiers jours, il put enfin retrouver un semblant de dignité. Il se retournait sur cet inconfortable lit de camp, fermant les yeux sur un passé récent.

« Inch'Allah ! » Moussa tremblait de froid dans cette ville grise. Cette ville qu'il n'avait pas choisie. Cette ville, étouffée par de lourds nuages gris. Cette ville qui lui accordait un mur glacé en guise d'asile. Il ne comprenait pas non plus cette joyeuse agitation autour de lui. Le grincement des roues sur les rails, les phares éblouissants de la locomotive, les groupes de voyageurs volubiles, les valises assourdissantes qui le frôlaient, le va et vient incessant des taxis... Il osait à peine lever ses yeux fatigués vers eux. Tant d'incompréhension, de dédain, de peur, les habitaient !

Il avait préféré l'ombre rassurante du campanile et le dôme mat, si familier dans ses souvenirs. Comme un petit chez lui. À l'identique de la mosquée qu'il avait visitée avant son départ. Une protection minérale mais chaleureuse. Il enfonça son long cou dans la vieille parka déchirée. Et colla ses mains rêches au fond des poches rapiécées.

Au loin, la ville scintillait. Des rivières de lumières irisées habillaient les artères, sans retenue. Un jour, il s'était risqué à monter au village de chalets. Pas un village comme le sien ! De petites maisons en bois d'où émanaient des odeurs chaudes, inconnues. Et toujours cette foule bigarrée, bruyante, qui parlait trop fort à son goût. On le bousculait presque. Personne ne faisait attention à ce grand noir silencieux. Il était devenu une ombre vivante, une transparence humaine. Ebahi, il regardait cette piste glacée où évoluaient les enfants. Comme il aurait aimé y faire un tour ! Il fouilla dans ses poches, « même pas la peine d'y penser ! », il lui restait cinquante centimes d'euros. Et que dire du parfum alléchant des marrons grillés ? On se moquait de lui, les jeunes piaffaient, se retournaient, l'invectivaient parfois. Il marchait tête basse et bifurqua à l'angle de la

place. Il reconnut, plus bas, « sa mosquée ». L'émblématique gare au toit en cuivre. La rotondité de sa coupole qui veillait sur lui, ses mauvais jours. « Mais dans quel monde suis-je plongé ? » Moussa dormait d'un œil, serrait les mâchoires pour retenir quelques larmes quand la voiture de la maraude s'arrêta.

Un verre de thé chaud entre les mains le réconforta provisoirement. Il croqua deux ou trois biscuits au miel. Avala goulûment des crottets en chocolat, enrubannés dans du papier multicolore. Il sourit, mais savait que cette vie n'était pas celle dont il avait rêvée. Ah ! Si le prochain matin givré pouvait l'emporter dans une mort silencieuse et digne...

L'une des bénévoles, petite sexagénaire aux cheveux courts, s'agenouilla :

- Je crois que tu t'appelles Moussa ? C'est bien ça ?
- Oui, dame.
- On prépare les fêtes de Noël, ici. Tu sais ce que c'est ?
- Noël, pas mon prénom !
- Je le sais. Moussa, tu viens de si loin... Je vais te raconter un joli conte.

Elle rit. Lui expliqua brièvement la naissance de Jésus, la nuit de Noël. Fête religieuse dont il avait vaguement entendu parler. Pas sa fête, pas celle des siens. À Moussa, le jeune musulman expatrié, oublié, humilié. La petite dame aux cheveux gris riait, pleurait, lui empoigna les mains comme l'aurait fait mama Fatou. La même douceur. Peaux sans frontières...

Le miracle de Noël illumina ce soir-là le parvis de la gare. La maraude l'embarqua dans son utilitaire grinçant. Moussa venait de renaître à une autre vie. Plus jamais, il ne passerait une nuit dehors ! Sauf pour admirer les nombreuses étoiles qui dansent amoureuxment dans le reflet du bassin ovale. Dans un premier temps, il devint bénévole au sein de l'association. Des années plus tard, il intégra les cuisines d'un restaurant étoilé. Il ne manquait pas d'envoyer chaque mois une somme conséquente au village, espérant que mama Fatou ne l'ait jamais oublié !

Martine Janicot Demaison